

Olivier Flournoy

Que transmettons-nous? Le complexe, la peste, la métapsychologie?

Paru dans la Revue française de psychanalyse. Volume 48, Numéro 1 spécial, 1984.

Pour citer ce document :

Flournoy, O. Que transmettons-nous? Le complexe, la peste, la métapsychologie?
In: *Revue française de psychanalyse*. Vol. 48, N° 1 spécial, 1984. 426-433.

http://www.flournoy.ch/docs/Olivier_FLOURNOY_Articles_1984a.pdf

Que transmettons-nous ? Le complexe, la peste, la métapsychologie ?

Olivier Flournoy

Lorsque Pierre Luquet a proposé pour le Congrès de 1983 le thème de la transmission de la psychanalyse, je l'ai d'emblée compris dans un sens à la fois spécifique à la psychanalyse – que transmet-on ou que transmet-elle ? – et supra-national, propre à tous les divers groupes de psychanalystes, c'est-à-dire que transmettons-nous de commun, que l'analyste soit le produit de la rue Saint-Jacques ou de l'Institut de New York, qu'il ait été formé selon la philosophie de l'APF, ou selon celle de la Société suisse de Psychanalyse.

Cette manière de voir pose évidemment la question subsidiaire du « comment transmettons-nous ? », question qui est intimement liée à la première, et qui se centre sur la notion d'enseignement, et plus particulièrement d'enseignement dit « didactique ».

Il est toutefois important de garder à l'esprit son caractère secondaire pour éviter que l'ordre de priorité ne risque de s'inverser.

Car c'est là un risque réel. Il est bien plus aisé, et probablement plus divertissant, de s'empoigner sur des problèmes concrets de tradition ou de réglementations liés au nationalisme ou au régionalisme – société belge, allemande, portugaise, pourquoi donc ces qualifications ? – que sur le problème fondamental de la psychanalyse, et d'interpréter Freud en tirant la couverture à soi ou, en la jetant au bas de son divan, que d'être son Freud, de s'interpréter soi-même, d'être psychanalyste. Mais à y réfléchir de plus près, il est probable qu'au-delà du plaisir des empoignades et de la polémique, plaisir tout à fait réel parfois, et qu'au-delà du déplaisir tout aussi réel, simultanément ou à d'autres occasions, le plaisir éprouvé dans la compréhension et l'appréhension du problème fondamental lui est en dernière analyse incomparablement supérieur, même s'il n'est que trop facilement fugace ou éphémère, comme l'est la saisie de ce que Freud a nommé l'Inconscient.

Quelle pourrait être une définition *a priori* de ce qu'on entend par transmission? Nécessité d'une hypothèse de travail pour éviter le piège des origines premières, piège lancinant et familier qui dans la plupart des discussions scientifiques vient nous rappeler opportunément que, malgré nos vœux, la psychanalyse est loin de n'être qu'une science.

Ce pourrait être, puisqu'il faut bien commencer, la transmission d'une possibilité de comprendre autrui, ou plutôt de se comprendre l'un l'autre à travers l'irruption, ou la non-irruption, de quelque chose dans le discours qui surgit en réponse à l'énoncé de la règle fondamentale. Énoncé qui ne se donne que dans la situation adéquate – celle de quelqu'un qui voit sans être vu et de quelqu'un d'autre qui est vu sans voir – et qui y ajoute aussitôt une nouvelle disparité : celui qui regarde est libre de sa parole, celui qui est vu est possédé par sa parole.

Et ce serait ce désir de se comprendre qui justifierait en retour cette règle, ou cet ensemble de dispositions.

Bien sûr, il s'agit là d'un fantasme, fantasme d'un désir de compréhension réciproque, lequel viendrait annuler son contraire, incompréhension radicale, tous deux soutenus d'un troisième, plus original, qu'on appellera ou que je nommerai pour être bref le « complexe d'Œdipe ». Complexe d'Œdipe qui est à la fois énigme et solution de l'énigme.

Quant au discours issu de la situation analytique, il repose aussi sur un fantasme. Ce devrait être un discours commun, entre deux sujets devenant égaux, intersubjectif, mélange de représentations et d'affects, discours vivant, discours pensé, discours avant tout parlé par l'un et entendu par l'autre, dialogue qui devrait se résoudre en une scène primitive bénéfique à l'analysant puisqu'il consiste en un « deux comprenant l'un », scène primitive à l'origine de ce que l'analyse a à offrir.

* * *

Pour faire un pas de plus : le texte original de l'analysé est ce qu'il est. De ce fait même – du fait qu'il s'agit d'un analysé – il est *a priori* source de souffrances, de déplaisir. Et, du fait qu'il s'agit d'une psychanalyse, il va pouvoir – à nouveau fantasme ou désir – s'améliorer et engendrer davantage de plaisir aux dépens du déplaisir, par le biais du commerce intersubjectif des deux analysants.

À une condition pourtant, c'est d'être médiatisé. Objet transitionnel, me dirait-on? Non. D'être médiatisé par une théorie, d'apparence paradoxale si on la veut scientifique, théorie qui évite l'objectivation du sujet en un objet-source-de-connaissance, et qui invite au plaisir de la découverte partagée, intersubjective, de cette théorie même, théorie formulant après coup le fantasme de compréhension ou d'entente réciproque, enfantée par lui.

Or cette théorie a un nom propre, c'est la métapsychologie.

* * *

Avant de poursuivre, il me faut rapidement me dégager du nationalisme susmentionné tout en m'y engageant sitôt après. Ceci pour assurer mon fantasme, à savoir que la métapsychologie nous est un fruit commun, et qu'il ne s'agit pas ici uniquement de celle d'Olivier Flournoy.

En Suisse, nous n'avons pas à tuer le didacticien, pour la simple raison que, contre vents et marées, nous n'en avons jamais eu. Je n'ai donc rien à défendre.

Il est cependant certain que quelques-uns des membres de la société suisse le regrettent amèrement et qu'à l'appellation « membre ordinaire », bien ordinaire en soi puisqu'ils ont même perdu en le devenant le titre autrement plus prestigieux de « membre extraordinaire », ils préféreraient de beaucoup celle, combien plus avantageuse, de didacticien.

Mais c'est ainsi, et tant que je serai Président de cette Société je ferai ce qui est en mon pouvoir pour être le garant, le dépositaire, de cette tradition qui ne me semble pas dépourvue de sagesse. On n'enseigne pas Freud, on n'apprend pas Freud, on le devient. Tous les analystes sont autodidactes.

Par contre, nous avons plein d'autres problèmes, ne fût-ce que notre tour de Babel. S'entendre en français, en allemand et en italien pour qui ne se comprend pas, ou se comprendre en italien, en allemand et en français pour qui ne s'entend pas, relève de la quadrature du cercle.

Quant aux drames institutionnels et de personnes, ils ne sont pas le privilège de nos voisins. Sans doute les Français ont-ils eu Lacan. Faut-il s'en réjouir pour eux ou le regretter ? A les entendre se plaindre du chaos et du saccage qu'il a laissés derrière lui, plaintes qui masquent comme elles le peuvent la fierté d'avoir eu leur, ou davantage. Le psychanalyste contemporain, il n'est vraiment guère possible de se prononcer.

Mais les enfants de Guillaume Tell ont été aux prises avec d'autres situations délicates, dont par exemple le conflit triangulaire entre Freud, Melanie Klein et les *ego-psychologists*, conflit qui les a saisis à la gorge bien avant qu'il ne préoccupe les fils de Jeanne d'Arc !

Nous voici donc quittes pour ce qui est de la géographie politique.

* * *

Il s'agit aujourd'hui d'un autre sujet, d'un autre drame. Le passage de la transmission non didactique à la transmission didactique.

Jean-Luc Donnet en a donné plusieurs exemples dont un sur lequel je vais m'arrêter un instant. C'est ce qu'il a appelé le tournant des années vingt, tournant résumé de manière fort élégante et fort concise par la mutation d'un « tu peux

savoir » en un « tu dois savoir ». A y réfléchir, le « tu peux savoir » est parfaitement intégrable dans le choix d'une compréhension intersubjective, laquelle n'est pas, je m'empresse de l'ajouter, une dialectique propre au sujet dont parle le philosophe, sujet-objet de ses réflexions, mais bien plutôt de l'ordre de la rencontre de deux sujets, dont l'un ne peut plus être l'objet de l'autre en aucune façon. Le « tu peux savoir » répond à un « j'aimerais savoir » de part et d'autre. Le premier n'est pas l'apanage de l'analyste, ni le second celui de l'analysé.

J'aimerais savoir, tu peux savoir, n'est qu'une seule et même manière d'être des deux analysants. Personne ne le possède, ce savoir, mais chacun est bien disposé vis-à-vis de lui. L'espoir de le découvrir est réciproque, de même que les craintes à le découvrir.

Il n'en va pas de même pour la seconde formulation. Le « tu dois savoir » ne correspond nullement à un « je veux savoir ». Au contraire, il serait plus proche de notre expérience (ou même de l'expérience politique ou éducative, pour ne citer que les trois métiers soi-disant impossibles) de considérer une réponse à un tel impératif à travers le cercle sadomasochique. « Je ne veux rien savoir » ou « je le saurai » sous-entendu « malgré et contre toi » a bien des chances d'être la réponse privilégiée à l'injonction. Il en découle que l'intersubjectivité en sera rompue car le processus aura tendance à se poursuivre à sens unique, le « je ne veux rien savoir » débouchant sur un « tant pis pour toi » qui viendra clore le discours dans une impasse.

À l'imposition d'un savoir comme pouvoir du didacticien, et à la réponse contre-performante du candidat, risquent de succéder, si l'on n'y prend garde, l'épreuve de force et, selon le caprice du didacticien ou malgré son bon vouloir, la perpétuation du cercle et son issue possible, mais regrettable, dans le refus ou le rejet, dans la renonciation à l'exigence de la transmission du susdit savoir.

Mais de quel savoir s'agit-il ? S'il s'agit d'un savoir scientifique transmissible, il semblerait qu'il doive s'agir d'abord d'un savoir constitué autour d'une série d'expériences psychologiques inattendues, propres à la cure, et que résume le « complexe d'Œdipe », et deuxièmement d'un savoir sur ce savoir, la métapsychologie.

Or, comme on nous l'a rappelé à juste titre, il est clair qu'on ne parle pas analyse, et pas davantage métapsychologie, pas plus qu'on ne parle philosophie ou métaphysique. On analyse comme on philosophe, et, pour en parler, on doit passer par l'histoire de la psychanalyse, ses origines, son développement et son état, ou par l'histoire et l'aventure de son créateur (sans sombrer dans l'hagiographie), sans oublier pour autant ses successeurs, hommes ou femmes, qui ont contribué à la perpétuer.

Pourquoi alors s'obstiner à revendiquer pour l'analyse le statut scientifique si le résultat ou la visée d'une science psychanalytique implique l'objectivation d'un appareil psychique, et la description de son fonctionnement dans un système

rationnel de coordonnées spatio-temporelles, alors qu'il s'agit à l'évidence dans l'expérience d'un heurt intersubjectif, ou, dans ses moments féconds, d'une rencontre intersubjective se traduisant par une modification affective et représentative des deux sujets en lice, sans quoi une telle modification n'aurait aucun sens. De plus, la notion de transfert, avec ses connotations a-temporelles et défiant la spatialité, situe délibérément cette expérience sur le versant de l'irrationalité, hors des voies traditionnelles de la science.

Ce qui ne veut pas dire que la psychanalyse se retrouve cantonnée du côté de la philosophie. Comme l'atteste la langue elle-même, on psychanalyse mais on ne métapsychologise point, on philosophe mais on ne saurait métaphysiquer. Il faut bien convenir – et j'y reviendrai ci-dessous – que la métapsychologie est un concept frontière, qu'elle n'est sûrement pas que connaissance première de la causalité psychologique comme d'aucuns le souhaiteraient, qu'elle n'est pas non plus une métalangue prenant pour objet le psychologique, qu'elle n'est donc ni philosophie ni science, tout en étant la représentante de la psychanalyse, psychanalyse fille de Freud, médecin et psychologue, homme de science et philosophe.

* * *

On a beaucoup parlé de la règle fondamentale, ou des deux règles fondamentales, règles qui posent et impliquent toutes deux la situation analytique, ou le cadre. La première, celle de tout dire, l'exige comme préliminaire pour pouvoir être énoncée et le modifier en conséquence. Quant à la seconde – exigence de faire une analyse pour embrasser la profession – elle se confond avec la situation issue de la première, sans quoi elle n'a pas de sens.

Mais règles et situations ne sont pas expérience. Elles ne sont qu'organisation partielle de cette dernière. Il y a un non-dit, sans doute plus fondamental, plus organisateur, qui sous-tend la méthode et qui justifie les règles et le divan. Ce non-dit est comme une graine qu'on plante au même instant ou qui se plante là, qui s'y cache sans crier gare, à l'insu de l'analysant. Cette graine, c'est l'Œdipe, avec son éternel cortège de meurtres et d'incestes, avec son contraignant couple parental et sa progéniture, inénarrable et ineffable trio familial qui sera vécu et revécu au travers des aléas du couple phallique-châtré des analysants.

Or cette graine va pousser, se développer, prospérer, répandre ses rhizomes dans toutes les directions, sans discontinuer, et – ô merveille ! – l'analyste ne cessera de s'étonner de la découvrir à chaque fois. Et c'est en effet quelque chose qui tient du prodige car l'on ne s'est jamais mis d'accord sur sa provenance. Était-elle là comme ces graines découvertes dans les sarcophages, attendant son heure ou celle de Freud, ou l'y a-t-on plantée par inadvertance, ou délibérément ? Est-elle spécifiquement psychanalytique ou la psychanalyse ne fait-elle que mettre à jour

et au jour ce qui l'a toujours été? Ce qui est certain, c'est que le psychanalyste « en situation » ne pourra, qu'il le veuille ou non, plus jamais rien entendre qui ne soit du domaine de l'Œdipe, ne pourra plus rien comprendre qui ne soit pas œdipien, ou alors il ne sera pas psychanalyste, déchu à la fois de son titre et de ses capacités.

Quoi qu'il en soit, cette graine œdipienne, sans laquelle le psychanalyste n'est point, va lui poser un problème subsidiaire de taille, un choix qu'il aura à prendre en considération, si ce n'est à résoudre.

Car l'analyste n'est pas qu'un écouteur, et pas davantage qu'un simple interprète de songes, ou qu'une présence neutre et bienveillante, encore que ces deux adjectifs parfaitement antithétiques témoignent d'une certaine complexité. C'est un homme moral, habité par des valeurs, et cela lui impose des options parfois aisées, parfois difficiles, voire déchirantes. En l'occurrence, l'Œdipe est là pour lui en imposer une.

Si l'analyste a inoculé l'Œdipe à son analysant en l'invitant à répondre du divan à la règle fondamentale, il serait profondément indécent qu'il le laissât tomber sans autre le jour où l'analyse prendra fin. C'est ainsi que l'analysant n'aura d'autre solution que de se conformer à son désir de devenir analyste. Il demeurera dans l'institution de manière à pouvoir pérenniser son Œdipe, et à le transmettre, à l'inoculer à son tour et à s'émerveiller de le découvrir à toute heure chez celui qui viendra répondre à ses règles.

Ce sera la didactique advenue après coup.

Si d'autre part l'analyste estime ne pas avoir imposé, inoculé l'Œdipe à son patient, mais s'il le considère comme le fruit de l'analyse dont il n'est que l'exécutant ou le serviteur, alors rien ne l'empêche d'admettre que la fin de l'analyse puisse correspondre au déclin, à l'*Untergang*, à la destruction et à l'anéantissement de l'Œdipe intersubjectif, d'admettre l'extinction du feu qu'il a bouté malgré lui, mais en toute connaissance de cause, avec sa règle fondamentale. Et ce sera pour les deux analysants la fin de la relation intersubjective, du discours analytique, du transfert. En outre, pour l'un des deux ce sera le début de son existence post-analytique, la réussite de son analyse personnelle cette fois-ci, et la mise au rancart de ses inhibitions, de ses symptômes et de ses angoisses pour autant qu'ils aient pu s'exprimer par le canal de l'Œdipe.

* * *

Et si l'Œdipe n'était après tout qu'une manière de dire l'indicible?

Et si l'Œdipe n'était que l'expression structurée de la conscience de l'inconscient, que la description phénoménologique de ce qui défie toute description? Que la traduction en langue d'une croyance personnelle en une possibilité de quelque efficacité intersubjective?

La parole œdipienne ne serait ainsi que le trait d'union dit d'un insaisissable je ne sais quoi que Freud a appelé excitation, libido, pulsions, investissement, fiction théorique, sorcière, ou tout bonnement inconscient.

Die Regung, l'excitation initiale des lettres à Fliess, qui à travers la libido débouche avec les ans sur *der Trieb*, la pulsion, instinct de vie, instinct de mort, cerne à coup sûr une invraisemblable et géniale conception -sans doute peu scientifique pour d'aucuns- d'une insaisissable « énergie », mais le mot est déjà de trop, qui serait ce que l'« Inconscient » veut dire.

Invraisemblable, parce qu'elle n'entre pas dans les sentiers battus comme on peut le voir, par exemple, avec une certaine netteté dans l'interprétation que Freud donne de la toux, symptôme de Dora : « Cette irritation (organique de la gorge) peut donc fournir un mode d'expression à la libido réveillée. Elle est fixée au moyen de ce qui est sans doute le premier revêtement psychique : l'imitation du père par compassion... » (S. Freud, *Cinq psychanalyses*, Denoël et Steele, p. 75). En effet, à travers cette traduction qui correspond bien à l'original ainsi qu'à la version anglaise de la *Standard Edition*, il ressort que l'irritation en question est une excitation d'ordre physiologique, et que l'imitation du père (*Mitleid*) est la première manifestation d'ordre psychologique. La libido n'est donc ni physiologique, ni psychologique, elle est ce qui les relie, cet insaisissable relais appelé pulsion et qui sera théorisé sous le nom de métapsychologie.

Trouvant sa source dans le sexe (et ici inutile de biaiser : il s'agit de son vrai sexe, charnel, physiologique, anatomique, sans quoi mieux vaut se dire jungien d'emblée), la libido, sous l'effet d'une irrésistible poussée, envahit le corps en entier pour sauter allégrement du physique au psychique et investir – en petites quantités – les pensées elles-mêmes et se fixer à la langue. Se servant de cette dernière, elle ira se glisser dans l'oreille de son objet par l'intermédiaire du véhicule verbal, n'étant ni conforme au signifiant ni en adéquation avec la polysémie du signifié, et défiant l'arbitraire du signe. Ainsi, une manifestation phonique, une image acoustique quelconque, va-t-elle évoquer nécessairement l'Œdipe et provoquer une réaction affective totalement illogique, dont l'explication psychanalytique trouvera sa clé dans une « excitation » à la fois actuelle et vieille de vingt ou trente ans, et pourtant une. Ainsi un signifié pourra-t-il évoquer simultanément et de manière contraignante un analyste et une petite fille, alors que rien dans sa polysémie ne saurait l'y forcer.

Il est certain que du point de vue d'une symbolique humaine, n'importe quel mot peut se prêter à n'importe quelle utilisation métaphorique de la langue. Ainsi rien n'empêche qu'une chèvre soit dans la langue personnelle l'équivalent d'une mère. Par contre les lois de la psychanalyse obligent sans équivoque tous les mots, qu'il s'agisse de chèvre, de remue-ménage ou de x carré, ou toutes les phrases, peu importe, à signifier analysants et, par ce canal, Œdipe. Le psych-

nalyste ne saurait en aucune manière échapper à la condensation œdipienne, pas plus qu'au déplacement, qu'à son glissement.

Et la même théorie métapsychologique sus-mentionnée qui rend cette sémie psychanalytique plus que crédible, évidente et obligée, le fera en dépit du chambardement des plus élémentaires coordonnées temporo-spatiales, signes de scientificité s'il en est.

De plus, l'autre devenu par le biais de la pulsion objet de cette dernière dans sa pensée, son corps, son sexe, l'autre deviendra simultanément sujet de cette même « excitation » circulant en sens inverse.

En analyse, toute poussée de la pulsion en direction ou à la recherche d'un objet ne peut qu'atteindre un sujet, ou elle se perd. Les deux objets en cause ne peuvent être que sujets de la relation intersubjective.

* * *

D'une part, la métapsychologie, la théorie de cet « indicible », ne peut être qu'une fiction scientifique dans la mesure où elle n'est pas à même d'offrir un faisceau de preuves objectivantes de l'inconscient, preuves qui seraient en contradiction avec tout ce qui caractérise notre expérience vécue dans le transfert et, qui plus est, auraient la vertu d'annuler, en le rendant conscient, le concept même d'inconscient sur lequel repose tout l'édifice. Et si ce n'est effectivement qu'après coup, dans la surprise du changement advenu ou dans l'étonnement du changement non advenu qu'on peut construire une métapsychologie des pulsions, qui permette de décrire la possibilité d'une modification ou d'une compulsion à la non-modification et à la répétition, il n'en demeure pas moins nécessaire, à l'inverse de toute science dotée d'un minimum de vertu prévisionnelle, de recommencer indéfiniment la même expérience, pour redécouvrir et entériner par là, la rigueur de la métapsychologie elle-même.

D'autre part, la métapsychologie n'est aussi vraisemblablement que fiction métaphysique, car elle exigerait, je suppose, aux yeux des philosophes d'autres critères pour accéder au statut d'une philosophie. Par exemple, quelque vertu unificatrice transcendante, quelque concept absolu, détaché de son auteur. Non pas qu'elle en manque, à preuve la sorcière. Mais cette dernière n'est-elle pas Freud qui se concocte lui-même dans son chaudron pour y mijoter sa propre métapsychologie? Ou encore quelque appréhension phénoménologique qui permettrait la saisie de son objet à travers sa représentation? Or un système cohérent fondé sur la représentation ne convient pas à la pulsion qui, en investissant corps et âme, transmue son objet en sujet. Ou encore, une dialectique savante qui viendrait régler le ballet de l'intersubjectivité dans un monotone dépassement de lui-même, dans l'oubli du sujet qui l'aurait inventée ou découverte?

Entre la fiction scientifique et la fiction métaphysique, l'Œdipe est déchiré. Est-ce un concept universel, une sorte de monadologie, absolu transcendantal qui permet d'imaginer un ordre suprême dans le chaos du monde ? Est-ce le résultat imagé de l'observation scientifique des relations interhumaines, véritable allégorie répondant d'un ordre communautaire ?

Ne serait-ce pas plutôt la manière de dire l'inconscient tel qu'on le devine à travers ses « rejets » appréhendés dans la relation spécifique qu'instaure l'analyse, inconscient psychanalytique ou fantasme métapsychologique par excellence, à mi-chemin entre le psychologique et le philosophique, entre le scientifique et le métaphysique ?

* * *

En l'occurrence, Freud a eu l'audace, avec *sa* métapsychologie, de rompre le cercle de la quête métaphysique, de sortir de l'enfermement de la représentation phénoménologique, de briser l'impasse scientifique de l'objectivation temporo-spatiale, de forcer les lois du langage en le surchargeant d'une monosémie étrangère et impérative, celle du psychanalyste trait d'union avec l'Œdipe, celle du psychanalyste lien entre le signifiant et le signifié, prenant la place de la barre qui les sépare, s'adjudicant cette place.

Si la métapsychologie a un sens, c'est qu'elle n'est pas plus biologique qu'elle n'est métaphysique.

La métapsychologie, c'est Freud ; Freud, c'est moi.

L'expérience analytique rend possible une théorie métapsychologique, laquelle témoigne du possible de l'expérience. L'une sans l'autre ne serait qu'incohérence.

* * *

Ainsi se trouve posé un autre problème, celui de l'issue du cercle œdipien de l'engendrement réciproque de l'expérience psychanalytique et de la métapsychologie, ceci indépendamment de la qualité « personnelle » ou « didactique » du processus.

Le péché originel de la psychanalyse, son péché original pourrait-on dire, c'est l'Œdipe, relation triangulaire avec son couple antinomique phalliquechâtré. C'est l'Œdipe avec la scène originaire qui l'inaugure à tout instant, que l'on retrouve partout, et qui n'est que l'élaboration fantasmatique la plus poussée, et la plus complexe, de l'excitation (*die Regung*) conséquente au traumatisme initial, à la mise en chantier du processus analytique, à l'instauration des modalités pratiques, divan et règle.

En tant que péché originel, l'Œdipe aura le pouvoir de défier le temps qui passe et de marquer l'ensemble de l'analyse de son poids de calamités et d'espoirs.

En écoutant les rapporteurs de ce Congrès et les paroles qui se sont échangées, il m'a paru se dégager deux voies d'issue possible au cercle œdipien infernal et bénéfique, encore que je ne saurais les attribuer à quiconque.

La première viserait à l'acceptation indéfinie du questionnement du péché originel à travers sa mise à jour fantasmatique et son interprétation transférentielle, dans l'attente ou l'espoir d'un dépassement salvateur grâce à une méthode qui serait conforme à une théorie scientifique de l'appareil psychique, mais qui inclurait la notion d'une valeur en soi, valeur à la Guillaume d'Orange, inutile de réussir pour persévérer.

L'option métapsychologique inclinerait de ce fait vers le statut scientifique, et la notion de valeur proviendrait vraisemblablement de la persévérance exemplaire de Freud.

Quant à la seconde issue possible, elle lierait à la fatalité de l'Œdipe, péché originel, quelque chose de l'ordre de l'impératif catégorique qui signifierait « il faut s'entendre », comme si du fait que nous étions là, en analyse, ensemble, nous n'avions pas d'autre choix, ou pas de meilleur choix possible, que celui de nous entendre.

Cette perspective me paraît éliminer l'erreur méthodologique que soulignait D. Anzieu, et qui aurait consisté à confondre une théorie de la personne et une théorie de groupe. Car l'impératif catégorique exige que ce qui est le bien pour un le soit pour deux et par voie de conséquence pour tous.

Il faut bien s'entendre, quel qu'en soit le prix, en dépit de l'Œdipe, sur son dos, grâce à lui, mais sans échapper au déchirement continu entre les règles et la méthode qui se réclament de la science, et la notion de valeur qui se réclame de la métaphysique.

Ainsi la psychanalyse, ni science seulement ni métaphysique seulement, demeurerait toujours métapsychologie.

Et la fin de l'expérience psychanalytique, la fin de la métapsychologie, pourrait se concevoir à l'image de son début.

L'analysant cesse d'être parlé par la règle fondamentale, il se tait. L'analysant cesse d'être vu sans réussir à voir, il ouvre les yeux pour les fermer à l'Œdipe.

Seules réponses de l'individu en tant que tel, de l'individu ineffable, au-delà du complexe.